

VOYAGE DANS L'AFRIQUE EQUATORIALE

DU NIGER AU SOUDAN CENTRAL

V

Le bracelet de la négresse. — Le roi Oputa. — Mort de Go-Fast. — Fêtes et sacrifices humains. — Départ d'Ogbekin. — Les rochers d'Iddah. — Excursion néfaste. — Désertions. — Seul !

LES indigènes du pays d'Annam où nous parvînmes le lendemain, sont beaux, grands, bien faits, et dans les ornements dont ils se parent, j'ai remarqué une particularité qui n'existe que parmi eux : au lieu d'avoir aux jambes, comme presque tous les nègres du Niger, de lourds bracelets d'ivoire ou de cuivre, il portent à la cheville une façon de cymbales métalliques très fines, mais d'au moins quinze à dix-huit centimètres de diamètre ; on les prendrait pour des plats à barbe, troués au centre afin de permettre d'y passer le pied ; une fois en place, pour peu que la jambe engraisse ou gonfle, impossible de se défaire de cet incommode ornement dont on reste l'esclave jusqu'au tombeau.

Il est à observer, d'ailleurs, que les gros bracelets d'ivoire, dont les opulentes négresses du Niger s'enlacent la cheville, ne sont qu'un vain ornement, mais que bel et bien ils tiennent lieu d'un véritable serment de fidélité, c'est l'équivalent de l'anneau nuptial que mari et femme échangent en Europe, avec cette différence toutefois que la bague du mariage s'égarent souvent trop aisément, tandis que le bracelet de la négresse est pour la vie rivé à sa jambe ou à ses jambes.

Ce n'est point pour elle un accessoire bien agréable, loin de là : on se figure aisément le poids d'un morceau d'ivoire creusé dans la partie la plus large d'une défense d'éléphant, et qui va de la cheville à la naissance du mollet. Le creux en est tout juste suffisant pour y pouvoir passer le pied, non sans peine cependant, ni sans douleur.

Pour gênante que soit cette parure, toute femme qui la donnerait, la vendrait ou, par malencontre, la briserait, passerait pour avoir forfait à ses devoirs ; elle serait répudiée, chassée avec mépris, et qui sait si d'un accident ou d'une maladie on ne lui ferait pas un crime qui lui coûterait la vie ? Plus d'une fois j'ai tenté de me procurer l'un de ces fameux anneaux, en échange d'étoffes et de perles dont la vue excitait au plus haut point la convoitise des femmes à qui je m'adressais. Je n'y suis point parvenu. Volontiers elles m'auraient tout abandonné, mais leur anneau, jamais !

Heureux, bienheureux les nègres, si au cœur de leur femme la fidélité est aussi bien ancrée que l'est à leur cheville l'anneau d'ivoire qui en est le symbole !

Cependant, nous nous rapprochions sensiblement du Niger ; les criques, souvent si sombres et si étroites dans l'intérieur, s'élargissent, s'éclaircissent, et des pirogues de pêche nous croisent fréquemment. En nous voyant, les nègres qui les montent manifestent une vive surprise, mêlée de crainte ; mais, au demeurant, ils ont l'air pacifique, et même je réussis à leur acheter du poisson et des légumes. Ils m'apprirent que le grand Osi-

mirin (le Niger) n'était pas loin, et qu'eux-mêmes en revenaient, après avoir été au marché d'Oputa.

Ce nom, qui me rappelait un roi nègre que j'avais vu précédemment à Accre, me frappa ; je multipliai mes questions, et enfin j'acquis la certitude que j'étais bien réellement dans le pays d'Ogbekin, et que le grand cours d'eau où je naviguais était un bras de la rivière Inam. Bientôt, en effet, j'entrevis à l'horizon une large échancrure : c'était le Niger que j'avais devant moi, tandis que sur la rive gauche de la crique, à peu de distance du fleuve, apparaissait la capitale du roi Oputa, Ogbekin.

— Hourrah ! hourrah ! clamèrent joyeusement mes rameurs.

Braves gens ! sans murmurer jamais, ils venaient d'accomplir une bien rude tâche. Si parfois ils avaient tremblé, du moins ils s'étaient courageusement battus à l'heure suprême du danger. Pour eux, le Niger, c'était le salut, la sécurité, le repos ; et gaiement, dans la naïveté de leur âme, ils le saluaient en chantant.



Ils la précipitent au fond des eaux. — (Page 238, col. 1).

A peine mes pirogues amarrées en face d'Ogbekin, les indigènes accoururent en foule et s'amarèrent près du rivage. Sans m'inquiéter d'eux, je m'en allai chez le roi, précédé d'un Croumane muni d'un drapeau qui, d'ordinaire, flottait à l'arrière de ma pirogue, et suivi de Go-Fast, que quatre de mes hommes portaient couché dans un hamac.

Averti de ma présence, Oputa vint à ma rencontre avec une nombreuse escorte. Je le retrouvai tel que je l'avais connu, rêveur et triste.

Il me souhaita la bienvenue d'une façon assez originale : après m'avoir donné une poignée de main à l'ordinaire, il me retint un doigt entre le pouce et l'index, et ne le lâcha qu'après l'avoir, tout en le serrant, fait glisser jusqu'au bout. En même temps il répétait coup sur coup le mot *onova*, qui est l'indice, assure-t-on, de la plus vive amitié.

Il me mena alors à ses caves, et après m'avoir fait servir du vin de palme, des bananes et des kolas, il m'invita à lui raconter mon voyage, et, à son exemple, les chefs groupés autour de lui suivirent attentivement le récit de ma traversée de l'Ibo !

Lorsque j'en vins au combat qu'il m'avait fallu livrer dans les criques de N'Subé, l'assemblée fut comme pendue à mes lèvres. Pour peu que je l'y eusse excité, le roi s'en serait immédiatement allé en guerre pour venger l'injure qui m'avait été faite. Je profitai de ces bonnes dispositions pour lui recommander mon blessé, qu'il fit aussitôt transporter dans une de ces huttes, sous la sauvegarde du libia ou docteur. Quant à moi, il m'offrit pour demeure un petit corps de logis entouré d'une galerie où je suspendis mon hamac.

Le lendemain matin, je m'apprêtais à aller voir notre malade, lorsque, accouru à moi, mon chef d'escorte s'écria :

— Go-Fast se meurt !

Arrivé près de lui, je constatai que réellement son état était désespéré ; j'en fus d'autant plus surpris que la veille je l'avais laissé convalescent, et un instant je soupçonnai le docteur nègre d'être un vil criminel. Mais j'eus bientôt le mot de l'énigme. Oputa avait fait distribuer en abondance des vivres à mon escorte ; gourmand comme ses pareils, Go-Fast, malgré ma défense, avait à lui absorbé une bonne partie des intestins d'un mouton. Sa gloutonnerie lui avait valu une indigestion formidable qui lui fut fatale : à midi, en dépit de tout, il expirait.

Son décès m'affligea d'autant plus que je m'attendais à le voir produire sur l'esprit de ses compagnons un effet désastreux. Je savais qu'ils ne m'abandonneraient pas tant que nous serions dans les États d'Oputa, qui leur aurait fait donner la chasse ; mais une fois en route, en serait-il encore de même, maintenant qu'ils m'avaient vu impuissant à sauver l'un des leurs de la mort ?

Afin d'honorer la fidélité et la bravoure de Go-Fast, je lui fis faire un enterrement solennel.

Cependant, Oputa continuait à se montrer très empressé auprès de moi ; il m'accompagna lui-même dans plusieurs excursions que je fis autour d'Ogbekin, et m'expliqua certains us et coutumes propres à son peuple, ainsi que sa manière de gouverner, manière qui, en beaucoup de points, est la même chez les grandes tribus du bas Niger.

A deux jours de là, l'époque de la pousse de la nouvelle igname (patate douce) étant survenue, le roi m'invita à la cérémonie dont elle est l'occasion.

Dès l'aube, les trompettes d'ivoire, les *konkas*, l'annoncent solennellement. Bientôt toute la tribu s'assemble en face des huttes royales, où je rejoins moi-même mon hôte. Les dignitaires arrivent, et tous saluent respectueusement leur souverain, devant qu'il leur soit interdit de s'asseoir. Chaque haut personnage est escorté d'un serviteur qui porte une grandealebasse ou *fan*.

Puis le roi se lève, m'engage à le suivre ; la foule s'ébranle autour de nous et le cortège se dirige vers un large bombax (cotonnier africain), planté sur la place en face de nos demeures. Là se trouve le libia, prêtre et médecin, entouré de ses acolytes.

A notre arrivée, les chefs, le roi à leur tête, s'avancent vers le prêtre fétichiste et déposent à ses pieds le contenu de laalebasse qu'ils ont apportée,